

7 OCTOBRE 1959

## La première Biennale de Paris ou l'organisation de l'échec

Cette manifestation internationale, réservée aux artistes de moins de trente-cinq ans, apparaît bien comme le couronnement des initiatives grégaires dans lesquelles notre époque, sous prétexte « d'échanges » ou de « confrontations », tente de dissimuler sa pauvreté spirituelle.

L'art est du domaine de l'individuel, et si l'on a vu des mouvements s'épanouir, si l'on a constaté chez un certain nombre d'artistes du même âge une manière identique de voir et d'exprimer, c'est que l'esprit d'une époque était assez singulier pour occulter les recherches d'une génération. Notre temps a, peu à peu, aboli la valeur universelle des normes esthétiques. La confusion qui en résulte a conduit les intelligences vers une conception fautive de ce qu'on appelle l'évolution et le nouveau. La quête du nouveau n'implique pas une rupture avec les données sensibles, et l'artiste doit, avant tout, garder sa personnalité au cours du développement de la tendance qui le sollicite.

Que trouvons-nous dans cette première Biennale ? Quarante pays qui ont — théoriquement du moins — réuni l'élite de leur

jeunesse, ou bien une tentative systématique pour affirmer, avec le poids du nombre, le droit de marquer sa place dans le domaine des Beaux-Arts modernes ? L'absence de qualité laisse croire à ce prétexte plus qu'à une explosion de vie. On a dit à ces jeunes : vous êtes un rapport de forces et il importe de le faire savoir. L'œuvre n'a plus d'importance puisqu'elle n'a plus de responsabilité individuelle. Mesurer les rapports entre les hommes, voilà la préoccupation dominante du monde actuel. Le dernier carré de la spiritualité est enfoncé à son tour. L'esprit capitule. On est en train de saccager l'art comme on a saccagé la poésie. On a rendu les jeunes conformistes par nécessité.

Il y a seulement une génération, ceux qui pensaient apporter quelque chose de nouveau étaient maintenus, par l'arbitraire de ce qu'ils jugeaient un académisme, en état de veille et de révolte. Auraient-ils aspiré à une exposition officielle, avec la « présence effective » du ministre compétent ? Les jeunes sollicitent-ils, aujourd'hui, la protection des règlements et des lois parce qu'ils sentent qu'ils n'ont rien d'authentique en eux ?

Quand les premiers cubistes exposaient dans des baraquements dressés sur le Cours-la-Reine, et qu'un certain public venait cracher sur leurs toiles, on sentait la marche d'une irrésistible évolution porteuse de chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, accepte-t-on que tout soit révolu ? On ramasse, on copie, on barbouille ce que les maîtres — abstraits ou non — ont imposé dans la souffrance. Les marchands seront-ils assez habiles pour tirer profit de cette nouvelle vague de flicheurs ? Tout est possible quand on voit le triomphe de l'animalité et du mécanique, sous l'égide des droits à la création. Une création n'est plus qui renie ses devoirs. Au long des salles fraîchement restaurées du Musée d'Art Moderne, la monotonie, la pauvreté, la suffisance, la maldresse groupent sous un même pavillon la jeunesse de quarante pays. Un déjà vu horripilant, une navrante cohorte de suiveurs plus ou moins inconscients s'étaient dans « ce lieu voué aux merveilles ». On ne pouvait souhaiter une meilleure organisation de l'échec : des œuvres sans responsabilité.

Ne s'en trouvera-t-il donc pas dix, pas un ? Si, et c'est le miracle de l'esprit. Il faut se diriger vers ce que la complaisance et les organisations officielles ne peuvent détruire. La plupart des graveurs, d'abord. Car graver exige un métier, une connaissance traditionnelle. Un graveur ne peut pas être n'importe qui. Il y a, ensuite, une toile de Foldès, accrochée au plafond — pourquoi pas ? — de sorte qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour en admirer le puissant et précis éclatement des couleurs ; puis une curieuse sculpture en fer et corde, de C. Lattier, reléguée dans un coin... D'autres sans doute, mais enfouis sous le nom-

bre. Oui, peut-être, si l'on s'en donne la peine, apercevra-t-on les traces de ce qui survivra toujours, même dans un univers vu, pensé et jugé en valeur d'efficacité : la référence à l'être, à la vérité permanente de la création.

René Massat.

Musée d'Art Moderne.

LE FIGARO

11, R. Point des Champs - Elysées - VII<sup>e</sup>

7 OCTOBRE 1959

C'EST ARRIVÉ  
Aujourd'hui

PEINTURE  
FRAICHE

La Biennale de Paris et ses expositions annexes mobilisent les amateurs d'art : à 17 heures, vernissage de l'exposition Dix ans de jeune peinture, à la galerie Suillerot, 8, rue d'Argenson ; à 18 h. 15, enregistrement public de l'émission Accord parfait, dans l'auditorium de la Biennale ; à 19 heures, vernissage de l'exposition de reproductions Œuvres de jeunesse des peintres du dix-neuvième et du vingtième siècle, chez Braun, 18, rue Louis-le-Grand.

En même temps, t'Serstevens, neveu de l'écrivain du même nom, expose chez Jacques Norval, 14, rue des Beaux-Arts, sous ce titre : Pièges.



À 21 heures, au théâtre Hébertot, répétition générale de la pièce de Jean Le Marois : Le Soleil est-il méchant ? Perruques poudrées et talons Louis XV : le personnage central est une inquiétante figure du dix-huitième siècle.